JEAN ROUAUD

FLAMBOIEMENT DE LA MÉTAPHORE

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA DÉSINCARNATION, 2001 (Folio n° 3769, édition revue).

L'INVENTION DE L'AUTEUR, 2004 (Folio n° 4241).

L'IMITATION DU BONHEUR, 2006 (Folio n° 4590) Grand Prix littéraire de Saint-Émilion, Pomerol, Fronsac.

PRÉHISTOIRES, 2007 (Folio n° 5354).

LA FIANCÉE JUIVE, 2008.

LA FEMME PROMISE, 2009 (Folio n° 5056).

COMMENT GAGNER SA VIE HONNÊTEMENT. La vie poétique, 1, 2011 (Folio n° 5497).

UNE FAÇON DE CHANTER. La vie poétique, 2, 2012 (Folio n° 5653).

SHABBAT, MA TERRE. Trois propositions pour repousser le jour du désastre, 2023 (Tracts n° 48).

Aux Éditions de Minuit

LES CHAMPS D'HONNEUR, 1990. Prix Goncourt.

DES HOMMES ILLUSTRES, 1993.

LE MONDE À PEU PRÈS, 1996.

LES TRÈS RICHES HEURES, 1997.

POUR VOS CADEAUX, 1998.

SUR LA SCÈNE COMME AU CIEL, 1999.

Aux Éditions Grasset

UN PEU LA GUERRE. La vie poétique, 3, 2014.

MISÈRE DU ROMAN, 2015.

ÊTRE UN ÉCRIVAIN. La vie poétique, 4, 2015.

TOUT PARADIS N'EST PAS PERDU, 2016.

LA SPLENDEUR ESCAMOTÉE DE FRÈRE CHEVAL OU LE SECRET DES GROTTES ORNÉES, 2018.

KIOSQUE. La vie poétique, 5, 2019.

L'AVENIR DES SIMPLES, 2020.

QUI TERRE A, GUERRE A, 2022.

COMÉDIE D'AUTOMNE. La vie poétique, 6, 2023.

FLAMBOIEMENT DE LA MÉTAPHORE

JEAN ROUAUD

FLAMBOIEMENT DE LA MÉTAPHORE

nrf

GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 2024.

«Je tends l'oreille à quelque proverbe,
je résous sur la lyre mon énigme.»

Bible de Jérusalem
Psaumes 49-5

RIMBAUD RETIRÉ
COMME LA MER

« Si je me plains, c'est encore
une espèce de façon de chanter »

Arthur Rimbaud,
lettre à sa mère,
Aden, le 10 juillet 1882

Comment peut-on, adolescent, faire la démonstration d'un talent inouï au point de devenir une sorte de bête de foire dans les milieux littéraires parisiens et, à vingt ans, renoncer brutalement à la poésie pour partir vendre du café et des casseroles en Afrique ? C'est ce qu'on a l'habitude d'appeler le « mystère Rimbaud ». Cette répudiation lui a valu anathème (André Breton) et incompréhension (Étiemble), certains, comme René Char, se montrant plus compatissants, pontifiants, « tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud », mais aucun ne s'est demandé si ce n'était pas plutôt la poésie qui l'avait lâché, inapte qu'elle était désormais à rendre compte de la modernité qui, sous la bannière du progrès, rendait obsolète le vieux monde de l'alexandrin et du sonnet. Et le jeune Rimbaud fut en première ligne dans ce changement à vue. Il fut hébergé par Charles Cros, poète et inventeur du phonographe, fréquenta Paul

Demeny, dont le frère Georges est un des pionniers du cinéma, usa abondamment des trains et des vapeurs, posa pour Carjat, le photographe des «*people*», assista à la construction du premier métro du monde, celui de Londres, et il connaissait au moins par Castaner les discussions enflammées du café Guerbois, où Monet, Manet, Cézanne procédaient au dynamitage de l'académisme. Il confia plus tard à Alfred Bardey avoir connu les peintres de ce temps. «Il faut être absolument moderne», lâche-t-il dans *Une saison en enfer*, reprenant davantage un mantra du temps qu'établissant sa feuille de route.

Rimbaud n'est pas poète. Il n'a pas besoin de la poésie pour se donner l'illusion de vivre. Il n'est ni Éluard, ni Char, ni Mandelstam, ni Neruda, ni Akhmatova, ni Juan Gelman, pour qui la vie ne peut se concevoir sans sa restitution poétique, pour qui tout passe, le brin d'herbe, le grain de la peau et le chagrin innombrable, par le filtre magique du poème à travers quoi le monde vaut peut-être la peine. Et soi, la peine d'être au monde. Rimbaud vit très bien sans ce filtre dont il a estimé au contraire qu'il l'éloignait de la réalité rugueuse. Il n'est pas Hölderlin qui, jeunesse passée, s'enferme trente-six ans dans le grenier du menuisier Zimmer à Tübingen. Sans elle, sans la poésie, il voyage (à Germain Nouveau avant de repartir pour Londres : «La poésie écrite ne me dit plus rien. Je préfère les voyages.»), il s'engage à Harderwijk et déserte à Java, il joue au contremaître à Chypre, il fait des affaires en Afrique. S'il passe son temps à gémir dans son courrier du Harar, maudissant le temps, les indigènes et ses semblables, il entasse dans

sa ceinture huit kilos d'or. Avec un traitement chimiothérapique de son cancer du genou, il finissait à la tête d'un fructueux commerce d'import-export, ou consul en Somalie, ou sénateur réactionnaire à Charleville, rejetant tout rappel de cette activité adolescente qui l'avait conduit à ce qu'il considérait comme de regrettables errements, de la « fumisterie ». « Des rinçures », lâcha-t-il au Harar à Maurice Riès, « tout ça n'était que des rinçures », alors que la rumeur de son *Bateau ivre* avait franchi mers, montagnes et déserts pour atterrir dans ce coin perdu de la corne de l'Afrique. Un manque d'intérêt vital pour la chose poétique qui pouvait remonter au temps même où il la pratiquait, Verlaine confiant à Pierre Louÿs qu'« au fond il se foutait pas mal que A fût noir ou blanc ».

Et la poésie dans tout ça ? C'est un garçon de dix-sept ans qui s'autorise à donner la leçon à la sommité poétique du temps. À Théodore de Banville qui le rapporte : « Ne va-t-il pas être bientôt temps de supprimer l'alexandrin ? », même si on peut supposer que par cette attaque frontale il réglait ainsi ses comptes avec le grand maître du Parnasse, qu'il avait à deux reprises sollicité et qui n'avait pas daigné lui répondre. Supprimer l'alexandrin, ce n'était certainement pas dans l'intention de Banville, qui avait construit sur lui sa renommée. Et c'est le jeune homme de dix-huit ans qui procéda lui-même à son exécution dans *Une Saison en enfer* et dans les *Illuminations*. Après quoi la poésie ne fut plus jamais pareille. Pour nous aider à percer le mystère restent heureusement les témoins. Et dans cette constellation, les étoiles de première grandeur : Ernest

Delahaye, l'ami du collège, Georges Izambard, le professeur à peine plus âgé que son élève, Isabelle, qui accompagna avec un dévouement amoureux l'agonie de son frère, et Alfred Bardey, qu'on ne peut soupçonner d'avoir été influencé par un passé dont il ignorait tout quand il engagea à Aden pour surveiller ses entrepôts de café un jeune Français traînant dans les ports de la mer Rouge. Mais tous s'entendent pour confirmer la prophétie du vieux professeur du collège de Charleville que fixait derrière son pupitre le regard pervenche : « Rien de banal ne germera dans cette tête. »

Ressentir que les temps sont à un point de bascule, que les modes d'expression et de représentation en vigueur rendent un son faussé, désaccordé, dans l'incapacité de « dire » dans une forme qui lui sied l'époque présente, c'est une des clés de l'acte créateur. Stendhal a longtemps attendu du théâtre qu'il lui apporte « gloire, femmes et fortune ». En vue de quoi il commença d'écrire cinquante pièces et n'en acheva aucune, nous laissant des bribes plus ou moins développées qui nous disent moins qu'il était un mauvais dramaturge que l'heure du théâtre héritée du Grand Siècle était passée. Le dispositif sociétal issu de la Révolution qui autorisait les parvenus à se hisser au sommet de la hiérarchie sans l'indispensable « naissance », qui ouvrait droit au « plateau » de la cour et faute d'être « bien né » les privait d'y accéder, avait laissé place à une bataille au mérite où l'on ne se prive pas de piétiner l'autre pour s'élever, où toutes les « intrigues », tous les coups sont permis. En quoi un empilement de chapitres, un éclatement des

lieux, un temps dilaté, des personnages à foison et un rendu minutieux de la réalité conviennent mieux pour en rendre compte que le seul choix, dans le temps d'une journée, d'entrer côté cour et de sortir côté jardin, et à l'orpheline de se consoler le soir dans les bras de l'homme qui, le matin même, tuait son père. Et Stendhal, abandonnant ses espoirs de dramaturge, en vint à cette conclusion dans son journal : « De là le règne du roman », signant bientôt avec *Le Rouge et le Noir* l'un des actes de naissance du roman réaliste dont on s'échine encore, près de deux cents ans plus tard, à croire en la validité.

Le tambour-major hugolien, le rictus baudelairien, « l'artisticaillerie » parnassienne avaient laissé croire au collégien de Charleville qu'il lui suffirait d'aligner les vers selon l'ordre établi, d'y mêler images exotiques, scènes de genre et provocations narquoises pour entrer avec éclat au panthéon de la poésie contemporaine. Il crut sincèrement qu'on le fêterait pour son talent inouï (dont il avait la pleine conscience — à Delahaye, qui reçut, abasourdi, la lecture du *Bateau ivre* : « Oui, on n'a rien écrit encore de semblable, je le sais bien. »), qu'à lui aussi échoiraient la gloire, et sinon les femmes (il en a « rêvé » en tout cas) et la fortune, du moins de quoi sortir du marécage croupissant de sa ville « idiote entre toutes ». Las, la tête des parnassiens, leur prétention, leurs ridicules postures, la médiocrité de leurs vers. Les séjours parisiens du jeune homme et la fréquentation de cette galerie d'éternels imbéciles perpétuellement renouvelés le convainquirent que l'heure de la poésie était passée. Que la poésie, ce qu'on entendait jusque-là

par poésie, ce boulier alignant les pieds et marchant à la rime comme un fantassin obtus, était de la lumière d'étoile morte. Inactuelle, inadaptée au surgissement de la modernité technologique et industrielle, au positivisme ambiant, désuète, déchue, la poésie ne tenait plus qu'entourée de ses bandelettes. Les déroulait-on, elle tombait comme une vieille momie en poussière. Le jeune homme, qui s'était un temps reconnu poète comme on se plie aux effets de mode en vigueur, conçut qu'il s'était abusé non sur lui-même mais sur l'état de la momie et, se débarrassant de ses bandelettes, il se dépêcha à grands pas d'aller voir ailleurs.

1

Dans ce divorce poétique à grand fracas
Le plus fameux sans doute
Depuis qu'on écrit des vers
Les torts sont toujours de son côté
La responsabilité de la rupture
L'accusation de haute trahison
Ce que confirment ses remarques méprisantes
Qui ne manifestent pas le moindre regret
Sans pitié pour la délaissée la répudiée
Je ne m'occupe plus de ça
Dit-il à son ami Delahaye
Alors qu'il n'a que vingt-quatre ans
Mais tellement plus par l'espace-temps parcouru
L'Europe à pied
Les routes poudreuses
Les douanes les gardes à vue
La faim l'insolation la neige les poux
Et les océans qu'il met entre lui
Et la conscription qu'il redoute
Peu empressé de reprendre l'Alsace et la Lorraine
Qu'il vit tomber comme un *Wasserfall* blond entre les sapins
Pour l'éviter s'enrôlant comme Gribouille

Dans l'armée coloniale hollandaise
Comme s'il cherchait à régler ses pas
Sur ceux de son père envolé qu'il imagine très loin
Quand il vit tout près à Dijon
Capitaine retraité d'une autre armée coloniale
Laquelle aura commis le pire
Avec Pélissier Cavaignac Bugeaud
Les massacreurs les enfumeurs
Mais pas le capitaine Rimbaud
Qui aura plutôt laissé un bon souvenir
Aux maltraités d'Algérie
Traduisant le Coran rédigeant une grammaire d'arabe
Qui n'aura déserté que face à une combattante
Plus redoutable qu'Abd el-Kader
Face à Marie Catherine Vitalie Cuif
Native de Roche dans les Ardennes
Dans ce même corps de ferme où s'écrira
Pendant la saison des foins
Une Saison en enfer
Le fils prodigue étreignant
Comme une gerbe à lier
La réalité rugueuse de son enfance orpheline
Débarquant bientôt
En petit soldat de plomb
À Java qui est provisoirement
L'autre nom de l'ailleurs
Traversant la jungle pour fuir les ordres
Au service des monstrueuses exploitations
Industrielles et militaires
Ces mots sont de lui
Du temps qu'il brandissait le poing

Avant de le remettre dans sa poche
Démâtant dans la tempête au passage
Du cap de Bonne-Espérance
Ce qui eût en cas de naufrage
Enseveli dans les eaux atlantiques
Et sans qu'il en fût jamais question
Le silence de Rimbaud
Le monde déplorant la larme à l'œil qu'on l'eût privé
D'un avenir poétique si formidable
Quand il n'y avait rien d'autre à attendre
Qu'un silence de mort
Que cette effrayante solitude
Égrenant la litanie des mouillages
Sainte-Hélène Les Açores
Queenstown Cork Liverpool Le Havre
Que la vague maternelle dépose
Chaque fois à son point de départ
Lui guettant sur les rives de la Meuse
Le prochain rouleau pour repartir
Proposant ses services à l'armée des États-Unis
Sous prétexte qu'il parlerait toutes les langues
Comme il prétend à tous les talents
Mais refusé
Pas de Rimbaud polyglotte dans les *marines*
Repartant encore
Vienne Stuttgart Hambourg Stockholm Copenhague
Milan Sienne Libourne Marseille
Et de nouveau le tendeur de Charleville
Où l'attend comme toujours la redoutable
Et impatient son vieux camarade
Le bon Delahaye

Qui pendant ce temps n'a pas bougé d'un pouce
A simplement élargi de quelques trous sa ceinture
Et taillé ses favoris pour rentrer dans l'administration
Où il publiera un livre de temps en temps
Que couronnera même l'Académie française
Mais Ernest Delahaye définitivement sauvé
D'avoir croisé dans son adolescence l'unique
Car il n'y en avait qu'un
Tout le monde sur le coup l'a bien compris
Rien de banal dans ce cerveau-là
Et c'est lui Ernest Delahaye que l'unique a choisi comme ami
Rendu complice de son destin poétique
Qui pourrait le mener à siéger quai Conti
Aux côtés de Maxime Du Camp peut-être
Choisi élu comme Pierre et sur cette pierre
Comme Eckermann adoubé par le prince de Weimar
De quoi nourrir une vie entière
Ernest Delahaye dispensé d'être comme tout le monde
Qui partagea l'amitié les fugues les verres
Les remarques à voix basse
Cachées derrière la main
D'un collégien
Du nom d'Arthur Rimbaud
Dont il s'était enquis lui nouvellement inscrit
Dans ce collège d'une ville idiote entre toutes
Comme toutes les villes quand on n'y trouve pas sa place
Sa gloire précoce propageant comme un feu de brousse
Le nom de l'élève prodige
À quoi un camarade consulté avait répondu
Tu ne connais pas Arthur ? Il est épatant

JEAN ROUAUD

Flamboiement de la métaphore

Jean Rouaud mène ici une analyse alerte et brillante de la progressive marginalisation des poètes et de la poésie, proportionnelle à la prise de pouvoir inverse des valeurs bourgeoises et du réalisme. Cette réflexion est composée de textes brefs, en vers ou en prose dans une écriture vivante, rythmée, impliquée : une sorte d'art poétique qui interroge la tradition autant que l'aujourd'hui pour réaffirmer la nécessité du chant. *Flamboiement de la métaphore* est un éloge résolu de la poésie et du lyrisme.

nrf

Flamboiement de la métaphore
Jean Rouaud

Cette édition électronique du livre
Flamboiement de la métaphore de Jean Rouaud
a été réalisée le 13 décembre 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073040992 – Numéro d'édition : 616230).

Code produit : Q01091 – ISBN : 9782073041005
Numéro d'édition : 616231.

Ce format numérique
a été préparé par Entrelignes (64).